

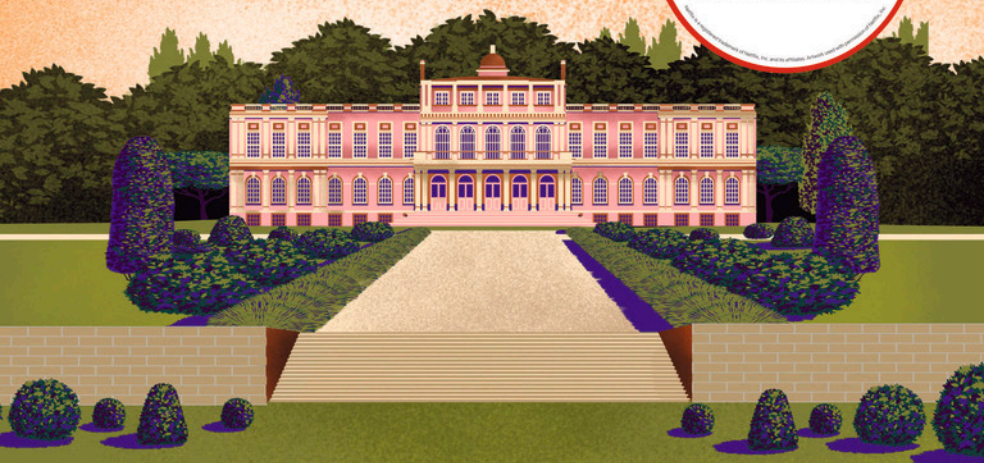
JULIA QUINN

LA CHRONIQUE DES  
**BRIDGERTON**  
DES ANNÉES PLUS TARD  
&  
LES CHRONIQUES DE LADY WHISTLEDOWN

**NETFLIX**

SOURCE D'INSPIRATION DE LA  
SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

**LA CHRONIQUE  
DES BRIDGERTON**





## Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialiste de la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite dans le monde entier et adaptée par Netflix.



---

LA CHRONIQUE DES

---

# BRIDGERTON

---

*Aux Éditions J'ai lu*

**LA CHRONIQUE  
DES BRIDGERTON**

- 1 – Daphné et le duc  
N° 8890
- 2 – Anthony  
N° 8960
- 3 – Benedict  
N° 9081
- 4 – Colin  
N° 9258
- 5 – Éloïse  
N° 9284
- 6 – Francesca  
N° 9365
- 7 – Hyacinthe  
N° 9393
- 8 – Gregory  
N° 9415
- 9 – Des années plus tard  
N° 11580

La chronique des Bridgerton 1 & 2  
La chronique des Bridgerton 3 & 4  
La chronique des Bridgerton 5 & 6  
La chronique des Bridgerton 7 & 8

Splendide  
N° 9303

L'insolente de Stannage Park  
N° 9724

Comment séduire un marquis ?  
N° 9742

Trois mariages et cinq prétendants  
N° 10918

Quatre filles et un château  
N° 11587

**LES BEVELSTOKE**

- Les carnets secrets de Miranda  
N° 9835  
Mademoiselle la curieuse  
N° 9894  
Ce que j'aime chez vous  
N° 12658

**LES DEUX DUCS  
DE WYNDHAM**

- 1 – Le brigand  
N° 11745
- 2 – M. Cavendish  
N° 11774

**LE QUARTET  
DES SMYTHE-SMITH**

- 1 – Un goût de paradis  
N° 11779
- 2 – Sortilège d'une nuit d'été  
N° 11882
- 3 – Pluie de baisers  
N° 11903
- 4 – Les secrets de sir Richard  
Kenworthy  
N° 11915

**LES ROKESBY**

- 1 – À cause de Mlle Bridgerton  
N° 11987
- 2 – Un petit mensonge  
N° 12119
- 3 – L'autre Mlle Bridgerton  
N° 12747
- 4 – Tout commença  
par un esclandre  
N° 13099

Mariages à l'écossaise  
N° 13316

JULIA QUINN

DES ANNÉES  
PLUS TARD

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Léonie Speer*



Déjà paru sous le titre :  
*La chronique des Bridgerton – Des années plus tard*

*Titre original*  
THE BRIDGERTONS : HAPPILY EVER AFTER

*Éditeur original*  
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

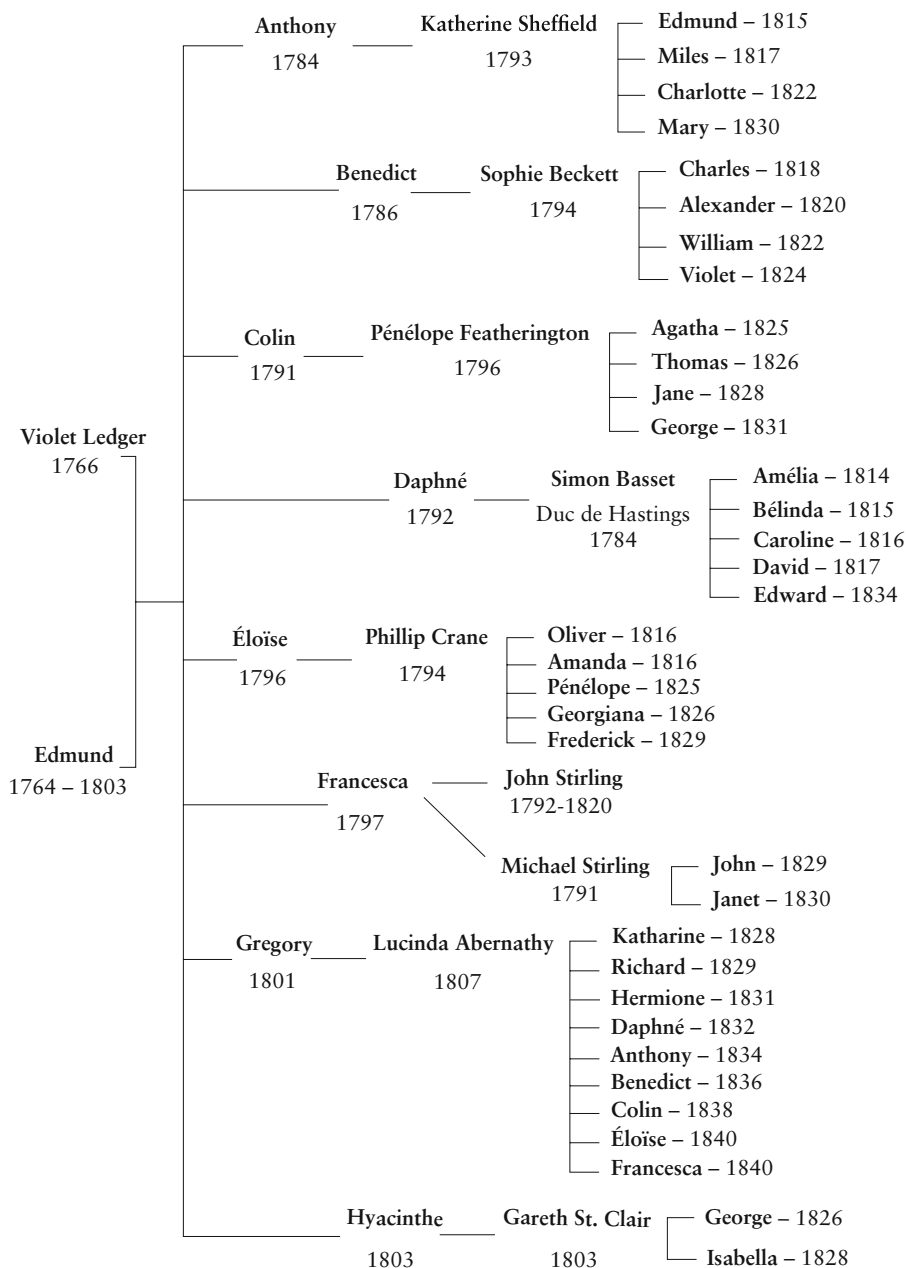
© Julie Cotler Pottinger, 2013

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2016

*Pour la présente édition*  
© Éditions J'ai lu, 2022



# La famille Bridgerton





*À mes lectrices, qui ne cessent jamais de demander :  
« Et ensuite, que s'est-il passé ? »*

*Et aussi à Paul, qui ne cesse de dire :  
« Quelle idée géniale ! »*



Chères lectrices...

Ne vous êtes-vous jamais demandé ce qui arrivait à vos personnages préférés une fois le livre refermé ? N'avez-vous jamais souhaité que votre roman favori aille un peu plus loin ? Moi, si ; et, à en croire mes conversations avec nombre d'entre vous, je ne suis pas la seule. Après d'innombrables sollicitations, j'ai donc repris chacun des volumes des Bridgerton, et je leur ai donné un « second épilogue » – l'histoire qui vient *après* l'histoire.

Je mets en garde ceux d'entre vous qui n'ont pas lu la chronique des Bridgerton : faute de connaître le roman correspondant, certains de ces seconds épilogues risquent de leur paraître peu clairs. Quant à ceux qui les ont lus, j'espère qu'ils trouveront autant de plaisir à lire ces courts récits que j'en ai pris à les écrire.

Avec toute mon amitié,

Julia QUINN



## Daphné

À la moitié de *Daphné*, Simon refuse d'accepter un paquet de lettres écrites par son père, avec qui il était brouillé. Prévoyant qu'il pourrait un jour changer d'avis, Daphné prend les lettres et les cache. Mais quand, à la fin du roman, elle les remet à Simon, il décide de ne pas les ouvrir.

À l'origine, je n'avais pas prévu qu'il agirait ainsi, car je m'étais toujours figuré qu'il y aurait quelque chose d'important dans ces lettres. Cependant, au moment où Daphné les lui offre, il m'est apparu évident que Simon n'avait pas besoin de les lire. Peu importait, finalement, ce que feu le duc avait pensé de lui.

Si les lectrices voulaient savoir ce que contenaient ces lettres, pas moi, je l'avoue. Ce qui m'intéressait davantage, c'était ce qui pouvait donner à Simon *envie* de les lire...

Les mathématiques n'avaient certes jamais été le point fort de Daphné Basset, mais elle était tout de même capable de compter jusqu'à trente. Et comme trente était le nombre maximum de jours que duraient ses cycles menstruels, le total de quarante-trois que lui révélait l'agenda sur son secrétaire lui causait quelque inquiétude.

— C'est impossible, dit-elle à l'agenda, espérant vaguement qu'il lui fournirait une réponse.

Elle s'assit lentement et fouilla dans sa mémoire pour reconstituer les six semaines écoulées. Peut-être s'était-elle trompée dans ses calculs. Elle avait eu ses règles alors qu'elle était chez sa mère, c'est-à-dire les 25 et 26 mars. Ce qui signifiait que... Elle compta de nouveau, cette fois en pointant chaque case de l'agenda de l'index.

Quarante-trois jours.

Elle était enceinte.

— Bonté divine !

Une fois de plus, l'agenda s'abstint de tout commentaire.

Non, non, c'était impossible. Elle avait quarante et un ans ! Bien sûr, dans l'histoire de l'humanité, des femmes donnaient naissance à des enfants à quarante-deux ans. Mais sa dernière grossesse remontait à dix-sept ans. Dix-sept ans de relations merveilleuses avec son mari, durant lesquels ils n'avaient rien fait, absolument rien, pour éviter de concevoir.

Daphné en avait simplement conclu que sa période de fertilité était révolue. Elle avait eu quatre enfants à la suite



l'un de l'autre – un par an durant les quatre premières années de leur mariage. Puis... plus rien.

Lorsque son benjamin avait fêté son premier anniversaire, elle avait constaté non sans surprise qu'elle n'était pas de nouveau enceinte. Le petit dernier avait eu deux ans, puis trois, et sa taille ne s'était pas épaissie. Mais lorsqu'elle regardait sa progéniture – Amelia, Belinda, Caroline et David –, elle s'estimait favorisée au-delà de toute mesure. Quatre beaux enfants en bonne santé, dont un petit garçon solide qui deviendrait un jour duc de Hastings à la place de son père.

Cela dit, Daphné n'aimait pas particulièrement être enceinte. Son visage devenait bouffi, ses chevilles enflaient, et son système digestif lui jouait des tours qu'elle n'avait aucune envie de connaître de nouveau. Quand elle pensait à Lucy, sa belle-sœur, qui était resplendissante lorsqu'elle était enceinte. Tant mieux pour elle, du reste, car elle attendait son cinquième enfant. Et elle était si énorme qu'elle aurait pu être enceinte de quatorze mois. Il n'empêche qu'elle demeurerait resplendissante, et qu'elle conservait des chevilles d'une finesse stupéfiante.

— Je ne peux pas être enceinte, murmura Daphné, la main posée sur son ventre plat.

Peut-être était-ce le retour d'âge. Quarante et un ans, cela paraissait un peu jeune, mais il est vrai que personne ne parlait jamais de ces choses-là. Des tas de femmes cessaient peut-être d'avoir leurs règles à quarante et un ans.

Elle aurait dû être heureuse et s'en féliciter. Les indispositions mensuelles étaient tellement pénibles...

Des pas retentirent dans le vestibule et elle fit glisser rapidement un livre sur l'agenda. Et que croyait-elle dissimuler ? Il ne s'agissait que d'un agenda, et aucune case n'était marquée d'une croix rouge accompagnée de la mention « règles ».

Ce fut son mari qui entra dans la pièce.

— Ah, tu es là ! Amelia te cherche.

- Moi ?
- S'il y a un Dieu compatissant, ce n'est pas *moi* qu'elle cherche, répliqua Simon.
- Oh, là, là ! murmura Daphné.
- Elle eut conscience du manque de vivacité de sa réponse, mais son esprit était encore attaché à l'alternative « grossesse » ou « ménopause ».
- Il s'agit d'un problème de robe.
- La rose ou la verte ?
- Simon arrondit les yeux.
- Pardon ?
- Tu n'en sais rien, bien sûr, riposta Daphné, distraite.
- Simon se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche, les mains pressées sur les tempes.
- Quand donc sera-t-elle mariée ?
- Pas avant d'être fiancée.
- Et quand sera-t-elle fiancée ?
- Daphné ne put s'empêcher de sourire.
- Elle a eu cinq demandes en mariage l'année dernière, lui rappela-t-elle. C'est toi qui as insisté pour qu'elle attende le grand amour.
- Je ne me souviens pas de t'avoir entendue protester.
- Je n'ai pas protesté.
- Comment nous sommes-nous débrouillés pour avoir trois filles qui font leurs débuts dans le monde en même temps ? se lamenta-t-il, après avoir poussé un profond soupir.
- Zèle procréateur du début de notre mariage, répliqua Daphné avec une pointe d'effronterie, avant de se rappeler l'agenda marqué d'une croix rouge visible à ses seuls yeux.
- Zèle procréateur, dis-tu ? Un choix de mots intéressant...
- Comme il jetait un coup d'œil éloquent vers la porte ouverte, Daphné se sentit rougir.
- Simon, on est au milieu de la journée !
- Je ne me souviens pas que cela nous arrêtrait lorsque notre zèle était à son sommet, répliqua-t-il en esquissant un sourire.

— Si les filles montent...

Il se leva d'un bond.

— Je vais fermer la porte.

— Mais elles devineront !

Après avoir tourné la clé dans la serrure, il lui fit face, les sourcils arqués.

— La faute à qui ?

— Il est hors de question que mes filles se marient aussi désespérément ignorantes que je l'étais.

— Adorablement ignorante, rectifia-t-il.

Il traversa la pièce et lui prit la main. Elle ne résista pas lorsqu'il l'incita à se lever.

— Tu ne m'as pas trouvée si adorable que cela quand j'ai supposé que tu étais impuissant.

Simon tressaillit.

— Il y a beaucoup de choses dans la vie qui paraissent adorables rétrospectivement.

— Simon...

— Daphné... murmura-t-il tout contre son oreille.

Il en mordilla le lobe, puis sa bouche descendit le long de son cou, et Daphné se sentit fondre. Vingt et un ans de mariage, et elle était toujours...

— Au moins tire les rideaux, chuchota-t-elle.

Non pas qu'avec le soleil éclatant quiconque pût les voir, mais elle se sentirait plus à l'aise. Après tout, ils habitaient au cœur de Mayfair.

Simon se précipita vers la fenêtre, mais ne tira que le voilage.

— J'aime te voir, déclara-t-il avec un sourire impudent.

Puis, avec une adresse et une rapidité remarquables, il la mit en situation d'être vue, et tout entière.

— Oh, Simon ! soupira-t-elle lorsque, l'ayant allongée sur le lit, il déposa un baiser à l'intérieur de son genou.

Elle savait exactement ce qu'il allait faire ensuite : remonter le long de sa cuisse en la goûtant des lèvres et de la langue. Un exercice dans lequel il excellait.

— À quoi penses-tu ? murmura-t-il.

— À cet instant ?

Elle battit des paupières pour essayer de recouvrer ses esprits. Il avait sa langue au creux de sa cuisse, et il la croyait capable de penser ?

— Sais-tu à quoi, moi, je pense ? reprit-il.

— Si ce n'est pas à moi, je vais être très déçue.

Avec un petit rire, il remonta pour déposer un baiser sur son nombril, puis remonta encore, jusqu'à ses lèvres qu'il effleura des siennes.

— Je pense que c'est merveilleux de connaître une autre personne aussi complètement.

Daphné l'enveloppa de ses bras. Le visage enfoui dans la chaleur de son cou, elle inhala son odeur familière avant de chuchoter :

— Je t'aime.

— Je t'adore.

Oh, il cherchait la compétition ? Elle s'écarta, juste un peu.

— Je raffole de toi.

— Tu *raffoles* de moi ? répéta-t-il en haussant un sourcil.

— J'avais trop peu de temps pour trouver mieux. En outre, ajouta-t-elle avec un infime haussement d'épaules, c'est la vérité.

— Très bien. Je te vénère.

Les yeux de Simon s'étaient assombris. Elle entrouvrit les lèvres, mais son cœur battait si fort qu'elle fut incapable de trouver une répartie.

— Je crois que tu as gagné, admit-elle d'une voix si rauque que ce fut à peine si elle la reconnut.

Le baiser dont il la gratifia se prolongea, à la fois brûlant et d'une douceur presque douloureuse.

— Comme si je ne le savais pas.

Elle rejeta la tête en arrière tandis qu'il posait de nouveau la bouche sur son ventre.

— Tu dois me vénérer, ne l'oublie pas...

Il descendit encore plus bas.

— Pour cela, Votre Grâce, je suis à jamais votre serviteur.  
Ce fut leur dernier échange avant un certain temps.

Trois jours plus tard, Daphné fixait de nouveau son agenda. Quarante-six jours depuis ses dernières règles et elle n'avait toujours rien dit à Simon. Elle aurait dû lui en parler, mais elle craignait que ce ne soit prématuré. Il pouvait y avoir une autre explication que la grossesse – il lui suffisait de se rappeler son dernier séjour chez sa mère. Violet Bridgerton n'avait cessé de s'éventer en se plaignant de l'atmosphère étouffante alors que Daphné la trouvait à peine agréable.

Lorsqu'elle avait suggéré qu'on allume un feu dans la cheminée, Violet avait protesté avec une telle férocité qu'elle semblait prête à défendre l'accès de l'âtre avec le tisonnier.

— Ne t'avise même pas de craquer une allumette, avait-elle grondé.

À quoi Daphné avait répliqué avec sagesse :

— Je crois que je vais aller chercher un châte. Hum... vous devriez peut-être en faire autant, avait-elle ajouté à l'intention de la femme de chambre de sa mère, qui frissonnait.

Cela dit, à cet instant précis, elle n'avait pas particulièrement chaud. En fait, elle se sentait même parfaitement normale. Ce qui était néanmoins suspect vu qu'elle ne s'était jamais sentie le moins du monde normale lorsqu'elle était enceinte.

Alors que, son agenda refermé, elle levait les yeux de son secrétaire, elle découvrit sa fille cadette, Belinda, sur le seuil de la pièce.

— Entre, lui dit-elle, heureuse de cette diversion.

Après s'être assise dans un fauteuil confortable, Belinda regarda sa mère droit dans les yeux, comme à son habitude.

— Vous devez faire quelque chose au sujet de Caroline.

— Je dois faire quelque chose ? répliqua Daphné en appuyant délibérément sur le « je ».

Belinda ne releva pas le sarcasme.

— Si elle ne cesse pas de parler de Frederick Snowe-Mann-Formsby, je vais devenir folle.

— Tu ne peux pas simplement l'ignorer ?

— Mais, maman, il s'appelle Frederick Snowe... Mann... Formsby !

Comme Daphné demeurerait perplexe, elle s'exclama :

— Snowe Mann, maman ! Snowman... comme le bon-homme de neige !

— Ce n'est pas très heureux, reconnut Daphné. Cela dit, lady Belinda Basset, n'oubliez pas qu'on pourrait vous associer, vous, à un certain chien court sur pattes.

Le regard bleu de Belinda perdit de son éclat, et Daphné comprit aussitôt que quelqu'un l'avait déjà associée à un basset.

— Oh, je suis vraiment désolée ! ajouta-t-elle, surprise que sa fille ne lui en ait jamais parlé.

— C'était il y a longtemps, répliqua Belinda, avant d'ajouter avec un reniflement : Et je peux vous assurer que cela ne s'est pas reproduit.

Daphné réprima un sourire. Il était inconvenant d'encourager les bagarres, toutefois, ayant elle-même grandi avec sept frères et sœurs, elle ne put s'empêcher de murmurer :

— Bien joué.

— Vous parlerez à Caroline ? reprit Belinda.

— Que souhaitez-tu que je lui dise ?

— Je ne sais pas. Ce que vous dites d'habitude. Cela semble toujours efficace.

Il y avait certainement là un compliment sous-entendu. Mais Daphné n'eut pas le temps de s'appesantir car son estomac se contracta brusquement. Un goût âcre lui monta à la bouche et...

— Excuse-moi ! s'écria-t-elle avant de se précipiter vers le cabinet de toilette.

Elle eut tout juste le temps d'atteindre le pot de chambre. Seigneur... Ce n'était pas le retour d'âge. Elle était bel et bien enceinte.

— Maman ?

D'un geste de la main, Daphné essaya de renvoyer sa fille.

— Maman ? Ça va ? Je vais chercher papa, décréta Belinda quand Daphné eut un nouveau haut-le-cœur.

— Non !

— C'est le poisson ? Personnellement, je lui ai trouvé un drôle de goût.

Daphné hocha la tête dans l'espoir de clore la discussion.

— Non, attendez une minute ! Vous n'avez pas mangé de poisson, je m'en souviens très bien.

Au diable, Belinda, si attentive aux détails !

Ce n'était pas le plus maternel des sentiments, cependant la nausée ne rendait pas particulièrement charitable.

— Vous avez pris du pigeon, continua sa fille. Moi, du poisson, David aussi, mais Caroline et vous n'avez mangé que du pigeon. Je crois que papa et Amelia ont goûté les deux, et on a tous pris de la soupe, encore que...

— Arrête ! l'implora Daphné.

Elle ne voulait pas entendre parler de nourriture. La simple allusion à...

— Je crois qu'il vaudrait mieux que j'aille chercher papa, répéta Belinda.

— Non, ça va, balbutia Daphné, qui s'efforça de nouveau de la chasser d'un geste.

Elle ne voulait pas que Simon la voie dans cet état. Il saurait aussitôt ce que cela signifiait. Ou, plus exactement, ce que cela signifierait dans sept mois et demi, à une semaine ou deux près.

— Très bien. Mais au moins, laissez-moi appeler votre femme de chambre. Vous devriez vous mettre au lit. Enfin... murmura Belinda comme sa mère vomissait de nouveau, quand vous en aurez fini avec... euh... avec cela.

— Oui... Maria... finit par acquiescer Daphné.

Sa femme de chambre devinerait la vérité sur-le-champ, elle aussi. Elle n'en soufflerait cependant mot ni à la famille ni aux autres domestiques. Et surtout, elle saurait exactement quel remède lui proposer. Celui-ci aurait un goût atroce, et son odeur serait pire encore, mais il atténuerait la révolte de ses entrailles.

Belinda se précipita hors de la chambre et Daphné, après s'être assurée que son estomac était vide, tituba jusqu'à son lit. Une fois allongée, elle demeura immobile car le moindre mouvement lui donnait l'impression d'être en pleine mer.

— Je suis trop vieille pour cela, gémit-elle.

Et c'était certainement la vérité. Selon son expérience – et pourquoi cette grossesse serait-elle différente des quatre précédentes ? –, les nausées dureraient encore au moins deux mois. Le manque de nourriture lui permettrait de rester mince, certes, mais seulement jusqu'au milieu de l'été. Et alors, elle doublerait quasiment de taille en l'espace d'une nuit. Ses doigts gonfleraient au point qu'elle ne pourrait plus porter ses bagues, ses pieds enflés n'entreraient plus dans aucune paire de chaussures, et trois marches à monter la laisseraient hors d'haleine.

Un éléphant, voilà ce qu'elle deviendrait. Un éléphant doté de deux jambes et de cheveux châains.

— Votre Grâce !

Incapable de relever la tête, Daphné se contenta d'un signe de la main pour accueillir Maria qui, debout à côté du lit, la contemplait avec une expression horrifiée. Laquelle expression ne tarda pas à devenir soupçonneuse.

— Votre Grâce ? répéta-t-elle d'un ton méfiant, avant d'esquisser un sourire.

— Je sais, dit Daphné. Je sais.

— Le duc est au courant ?

— Pas encore.

— Eh bien, vous n'allez pas pouvoir le lui cacher longtemps.



— Il part cet après-midi passer quelques jours à Clyvedon. Je le lui dirai à son retour.

— Vous devriez le faire maintenant, répliqua Maria qui, après vingt ans au service de Daphné, pouvait se permettre de parler librement.

Daphné se redressa avec précaution, s'arrêta à mi-chemin le temps de réprimer une vague de nausée.

— Il pourrait ne pas tenir. À mon âge, cela arrive souvent.

— Oh, je crois qu'il tient ! rétorqua Maria. Vous êtes-vous regardée dans le miroir ?

Daphné commença à secouer la tête, puis s'interrompit.

— Vous êtes verte.

— Il n'empêche qu'il pourrait ne pas...

— Vous n'allez pas le vomir, ce bébé.

— Maria !

La femme de chambre croisa les bras et plongea son regard dans le sien.

— Vous connaissez la vérité, Votre Grâce. Vous refusez de l'admettre, c'est tout.

Daphné ouvrit la bouche mais, consciente que Maria avait raison, elle ne trouva rien à dire.

— Si le bébé n'était pas bien accroché, continua cette dernière avec plus de douceur, vous ne seriez pas aussi malade. Ma mère a eu huit bébés après moi et a fait quatre fausses couches. Jamais elle n'a été malade, même pas une seule fois, avec ceux qu'elle a perdus.

Daphné soupira, puis elle inclina la tête, conciliante.

— Je vais néanmoins attendre, décida-t-elle. Juste un peu.

Elle ne s'en expliquait pas vraiment la raison, mais elle voulait garder la chose pour elle encore quelques jours. Et après tout, puisque c'était son corps qui se révoltait, la décision lui appartenait, non ?

— Oh, j'ai failli oublier ! reprit Maria. Nous avons reçu des nouvelles de votre frère. Il vient en ville la semaine prochaine.

— Colin ?

— Oui, avec sa famille.

— Il faut qu'ils descendent chez nous, décréta Daphné.

Colin et Pénélope ne possédaient pas de maison à Londres. Par économie, ils s'installaient d'ordinaire soit chez Daphné, soit chez leur frère aîné, Anthony, héritier du titre et de tout ce qui y était attaché.

— S'il te plaît, Maria, reprit Daphné, demande à Belinda de leur écrire de ma part. Qu'elle insiste pour qu'ils s'installent à Hastings House.

Maria acquiesça, puis quitta la chambre. Après un dernier gémissement, Daphné s'endormit.

Lorsque Colin et Pénélope arrivèrent avec leurs quatre adorables enfants, Simon ignorait toujours l'état de Daphné. Il avait été retenu à la campagne par un problème de champ inondé, et ne rentrerait pas avant la fin de la semaine. Elle vomissait plusieurs fois par jour, toutefois elle refusa qu'un estomac capricieux l'empêche d'accueillir son frère préféré.

— Colin ! s'exclama-t-elle, heureuse au-delà de toute expression de le retrouver. Cela fait si longtemps.

Il l'étreignit brièvement tandis que Pénélope s'efforçait de pousser les enfants dans la maison.

— Non, tu n'iras pas courir après ce pigeon ! Je suis vraiment désolée, Daphné, mais...

Pénélope dégringola les marches du perron pour saisir Thomas, son fils de sept ans, par le col.

— Ma sœur, réjouis-toi que les tiens soient grands, déclara Colin en riant. Nous n'arrivons pas à... Bonté divine, Daphné, qu'est-ce qui ne va pas ? dit-il abruptement avant de reculer d'un pas pour l'examiner.

Question tact, on pouvait toujours compter sur un frère.

— Tu as une mine épouvantable, continua-t-il, comme si son exclamation n'était pas suffisamment éloquente.

— Je suis juste un peu barbouillée, marmonna-t-elle. Je crois que c'est à cause du poisson.

— Oncle Colin !

Dieu merci, l'attention de Colin fut détournée par l'arrivée de Belinda et de Caroline, qui dévalaient le grand escalier avec un manque total de grâce féminine.

— Bonjour, toi, dit-il avec un sourire jusqu'aux oreilles en embrassant la première. Et bonjour, toi, dit-il ensuite, avant de lever la tête. Où sont les autres ?

— Amelia est sortie faire des achats, répondit Belinda, qui se tourna ensuite vers ses jeunes cousins.

Agatha venait d'avoir neuf ans, Thomas en avait sept, et Jane six. Le petit Georgie aurait trois ans le mois prochain.

— Comme tu as grandi, Jane ! fit Belinda avec un sourire affectueux.

— J'ai grandi de deux pouces depuis le mois dernier, précisa Jane en se rengorgeant.

— Depuis l'année dernière, corrigea gentiment sa mère. Daphné, je sais que tes filles étaient déjà adultes la dernière fois que je les ai vues, il n'empêche, je suis surprise chaque fois.

— Moi aussi, reconnut Daphné.

Certains jours, il lui arrivait de se réveiller en s'attendant à voir arriver ses filles en robes courtes. Qu'elles soient désormais des jeunes femmes était... déconcertant.

— Eh bien, tu sais ce qu'on dit de la maternité, reprit Pénélope.

— Quoi ?

Pénélope afficha un sourire ironique avant de déclarer :

— Les années passent à toute vitesse, mais les jours sont interminables.

— C'est impossible, protesta Thomas.

— Il ne comprend jamais rien, intervint Agatha avec un soupir contrarié.

D'une main légère, Daphné ébouriffa les cheveux châtains clair de la petite fille.

— Tu n'as vraiment que neuf ans ? s'enquit-elle.

Elle adorait Agatha depuis toujours. Il y avait chez cette enfant sérieuse et volontaire quelque chose qui l'émouvait.

Agatha étant Agatha, elle reconnut la question comme rhétorique et, se dressant sur la pointe des pieds, embrassa sa tante.

Après lui avoir rendu son baiser, Daphné se tourna vers la nourrice, qui portait le benjamin, Georgie.

— Et toi, mon cœur, comment vas-tu ? dit-elle en tendant les bras pour le prendre.

Il était blond et dodu, avec des joues roses et une délicate odeur de bébé, bien qu'il n'en fût plus vraiment un.

— On en mangerait, ajouta-t-elle en faisant mine de lui mordiller le cou.

Puis, calant Georgie dans ses bras, elle le berça d'un geste instinctif.

— Tu n'as plus besoin d'être bercé, n'est-ce pas ? murmura-t-elle en l'embrassant de nouveau.

La douceur de sa peau la ramena au temps où elle était une jeune maman. Elle avait employé des nourrices et des gouvernantes, bien sûr. Mais elle ne comptait pas les fois où elle s'était glissée dans la chambre de ses enfants pour les embrasser subrepticement et les regarder dormir.

Sentimentale elle était, sentimentale elle resterait.

— Quel âge as-tu maintenant, Georgie ?

Peut-être était-elle capable de recommencer. Elle n'avait pas le choix, évidemment. Il n'empêche que le simple fait de tenir ce petit garçon dans ses bras la rassurait.

Agatha la tira par la manche et chuchota :

— Il ne parle pas.

— Je te demande pardon ?

Agatha jeta un coup d'œil à ses parents, comme si elle hésitait à poursuivre. Mais ils étaient occupés à bavarder avec Belinda et Caroline et ne faisaient pas attention à elles.

— Il ne parle pas, répéta Agatha. Il ne dit pas un mot.

Daphné écarta légèrement la tête afin de regarder Georgie. Ce dernier lui sourit en plissant les yeux, exactement comme Colin.

Elle reporta son attention sur Agatha.

— Il ne comprend pas ce qu'on dit ?

— Si, il comprend tout. Ça, j'en suis sûre.

Elle ajouta à mi-voix :

— Je crois que papa et maman se font du souci.

Un enfant de près de trois ans qui ne prononçait pas un mot ? Bien sûr que ses parents se faisaient du souci. Soudain, la raison du voyage inattendu de Colin et de Pénélope lui apparut évidente. Ils étaient à la recherche de conseils.

Enfant, Simon avait eu le même problème. Il n'avait pas parlé jusqu'à quatre ans, puis avait été affecté d'un bégaiement handicapant pendant des années. Même maintenant, lorsqu'il était bouleversé, il lui arrivait de bégayer de nouveau. Il en éprouvait encore de l'embarras. Beaucoup moins que lorsqu'ils s'étaient rencontrés, bien sûr. Daphné le devinait néanmoins à son regard, traversé d'un éclat de douleur ou, peut-être, de colère dirigée contre lui-même. Il y avait des choses que les gens ne surmontaient jamais, supposait-elle, ou pas complètement.

Après avoir, à regret, rendu Georgie à sa nourrice, elle indiqua l'escalier à Agatha.

— Va, ma chérie. La nursery est prête. Nous avons sorti tous les anciens jouets des filles.

Non sans fierté, elle vit Belinda prendre Agatha par la main.

— Tu pourras jouer avec ma poupée préférée, déclara la première avec gravité à la seconde.

Agatha regarda sa grande cousine avec un respect manifeste, puis la suivit dans l'escalier.

Daphné attendit que les enfants aient disparu pour se tourner vers son frère et sa belle-sœur.

— Voulez-vous du thé ? Ou préférez-vous faire un brin de toilette après ce voyage ?

— Du thé, répondit Pénélope avec le soupir d'une mère épuisée. S'il te plaît.

Colin acquiesça d'un signe de tête et tous trois gagnèrent le salon. Lorsqu'ils furent assis, Daphné ne jugea pas utile de tourner autour du pot. Il s'agissait de son frère, après tout, et il savait qu'il pouvait tout lui dire.

— Vous vous faites du souci pour Georgie.

Il s'agissait d'une affirmation, pas d'une question.

— Il ne dit pas un mot, avoua Pénélope.

Elle avait parlé d'une voix égale, mais elle déglutit ensuite avec peine.

— Il nous comprend, précisa Colin. Aucun doute. Il n'y a pas longtemps, je lui ai demandé de ramasser ses jouets, et il l'a fait. Immédiatement.

— Simon avait le même problème, leur rappela Daphné. Je suppose que c'est la raison de votre venue ? Vous souhaitez en parler avec Simon ?

— Nous espérons qu'il pourra nous éclairer, reconnut Pénélope.

— Je suis sûre qu'il s'y emploiera. Il a malheureusement été retenu à la campagne, mais il devrait être de retour avant la fin de la semaine.

— Ce n'est pas urgent, assura Colin.

Du coin de l'œil, Daphné vit les épaules de Pénélope s'affaisser. Le mouvement était ténu, toutefois n'importe quelle mère l'aurait reconnu. Pénélope savait qu'il n'y avait rien d'urgent. Ils avaient attendu presque trois ans que Georgie parle, quelques jours de plus n'y changeraient rien. Et pourtant, elle aspirait désespérément à faire quelque chose, n'importe quoi, pour aider son fils.

Être venue de si loin pour découvrir que Simon n'était pas là, il y avait de quoi être découragée.

— À mon avis, c'est un très bon signe qu'il vous comprenne, reprit Daphné. Je serais beaucoup plus inquiète si ce n'était pas le cas.

— Tout le reste est absolument normal, déclara Pénélope d'une voix frémissante. Il court, il saute, il mange. Je pense même qu'il sait lire.

Colin lui jeta un regard surpris.

— Ah bon ?

— J'en suis même persuadée. La semaine dernière, je l'ai vu avec l'abécédaire de William.

— Il se contentait sans doute de regarder les illustrations, dit Colin avec douceur.

— C'est ce que j'ai pensé, moi aussi. Sauf que ses yeux allaient de gauche à droite, comme lorsqu'on lit.

Tous les deux se tournèrent vers Daphné, l'air interrogateur.

— Il se peut qu'il soit capable de lire...

Que n'aurait-elle donné pour les rassurer.

— Il est un peu jeune, continua-t-elle, mais il n'y a pas de raison qu'il ne puisse pas lire.

— Il est très intelligent, dit Pénélope.

— Ma chérie... murmura Colin avec une tendre indulgence.

— Mais c'est vrai ! Et William a su lire à quatre ans. De même qu'Agatha.

— En fait, Agatha a commencé à lire à trois ans, admit Colin, l'air songeur. Rien de très compliqué ; elle était cependant capable de lire les mots courts. Je m'en souviens bien.

— Georgie sait lire, répéta Pénélope. J'en suis certaine.

— Alors, cela signifie que nous avons encore moins de souci à nous faire, déclara Daphné avec entrain. Un enfant qui sait lire avant son troisième anniversaire n'aura aucun problème pour parler quand il sera prêt à se lancer.

À vrai dire, elle n'en savait rien. Elle voulait toutefois croire que ce serait le cas. Et si jamais Georgie se révélait bégue, comme l'avait été Simon, sa famille ne l'en aimerait pas moins. Et elle lui apporterait l'amour et le soutien dont il aurait besoin pour devenir la personne formidable qu'il serait certainement.

Il aurait tout ce dont Simon avait été privé enfant.

— Tout ira bien, assura Daphné en se penchant pour s'emparer de la main de Pénélope.

Pénélope pinça les lèvres et, de nouveau, déglutit avec peine. Pour laisser à sa belle-sœur le temps de se ressaisir, Daphné se tourna vers Colin qui, tout en mangeant un troisième biscuit, tendait la main vers sa tasse de thé.

— Et tout va bien avec les autres ? s'enquit-elle.

— Très bien. Et chez toi ?

— David a fait quelques bêtises à l'école, mais il semble se calmer.

Son frère avala une gorgée de thé, puis prit un autre biscuit.

— Et les filles, elles te font beaucoup de misères ?

Daphné haussa les sourcils, étonnée.

— Non, bien sûr que non. Pourquoi cette question ?

— Tu as une mine épouvantable.

— Colin ! intervint Pénélope.

— C'est vrai, insista-t-il avec un haussement d'épaules. Je le lui ai même dit à notre arrivée.

— Il n'empêche que tu ne devrais pas...

— Si, moi, je ne peux rien lui dire, qui le pourra ? Ou plutôt, qui *osera* ?

— Ce n'est pas le genre de choses dont on parle, chuchota Pénélope.

Colin la considéra avec des yeux ronds. Puis il regarda Daphné. Avant de revenir à son épouse.

— Je ne vois vraiment pas de quoi tu parles.

Pénélope rougit et coula un regard à Daphné, qui se contenta de soupirer. Son état était-il donc aussi évident ?

— Elle est... commença Pénélope, avant de se tourner de nouveau vers sa belle-sœur. C'est cela, n'est-ce pas ?

Quand Daphné eut confirmé d'un bref hochement de tête, Pénélope expliqua à son mari avec une satisfaction manifeste :

— Elle est enceinte.



Colin se pétrifia une fraction de seconde, puis rétorqua, avec son calme coutumier :

— Mais non.

— Mais si, insista sa femme.

Daphné, elle, choisit de se taire. D'autant que la nausée la guettait.

— Son dernier a dix-sept ans, souligna Colin. C'est bien cela, Daphné ?

— Seize, rectifia-t-elle.

— Seize, répéta Colin. Cela ne change pas grand-chose.

Daphné étouffa un bâillement, rattrapée par la fatigue qui l'accablait ces derniers temps.

— Colin, reprit Pénélope de ce ton patient quoique vaguement condescendant qu'elle réservait à son époux, je ne vois pas le rapport entre l'âge de David et...

— Figure-toi que je m'en rends compte. Mais tu ne crois pas que si elle avait dû être...

Au lieu de terminer sa phrase, il fit un geste en direction de Daphné, comme si associer le mot « enceinte » avec sa sœur était au-dessus de ses forces.

— Eh bien, reprit-il après s'être raclé la gorge, il n'y aurait pas eu un intervalle de seize ans.

Fermant un instant les yeux, Daphné appuya la tête contre le dossier du sofa. Elle aussi aurait dû se sentir embarrassée. Il s'agissait quand même de son frère, et même s'il usait de termes vagues, il évoquait les aspects les plus intimes de la vie conjugale.

Un bruit étouffé lui échappa, entre soupir et grognement. Elle avait trop sommeil pour se sentir embarrassée. Peut-être était-elle trop âgée, aussi. Après quarante ans, les femmes devraient être dispensées d'affecter une pudeur virginale.

Mais cette chamaillerie entre Colin et Pénélope était néanmoins une bonne chose, car elle leur permettait de ne plus penser à Georgie.

En outre, Daphné ne boudait pas son plaisir à voir Colin se faire moucher par son épouse. Après tout, à quarante et

un ans, on n'était pas trop âgée pour jouir de la gêne d'un de ses frères.

Si seulement, songea-t-elle avec un bâillement irrésistible, elle avait été plus en forme pour en profiter vraiment.

— Elle dort ? chuchota Colin, incrédule.

— Je crois, oui, répondit Pénélope.

Colin s'inclina vers sa sœur pour l'étudier de plus près.

— Il y a tant de choses que je pourrais lui faire, là, tout de suite... Des grenouilles, des sauterelles...

— Colin !

— C'est tellement tentant.

— C'en est aussi la preuve, répliqua Pénélope avec une pointe de suffisance.

— La preuve ?

— Qu'elle est enceinte. C'est bien ce que je disais.

Comme il n'acquiesçait pas suffisamment vite à son goût, elle ajouta :

— Tu l'as déjà vue s'endormir au beau milieu d'une conversation ?

— Pas depuis...

— Exactement, coupa Pénélope, triomphante.

— Je déteste que tu aies raison, grommela-t-il.

— Je sais. Dommage pour toi, c'est souvent le cas... Je vais sonner pour appeler sa femme de chambre, décida Pénélope en se levant.

— Tu crois que Simon est au courant ?

— Aucune idée.

Colin secoua la tête avec commisération.

— Le pauvre va avoir la surprise de sa vie.

Quand Simon revint enfin à Londres, une semaine après la date prévue, il était épuisé. Bien qu'approchant les cinquante ans, il prenait plus au sérieux son rôle de propriétaire terrien

que la plupart de ses pairs. Aussi, quand plusieurs champs avaient été inondés, dont celui qui produisait l'unique revenu de l'un de ses métayers, il avait relevé ses manches et s'était mis au travail avec les autres.

« Relevé ses manches » au sens figuré, bien sûr, car il faisait sacrément froid dans le Sussex. Et c'était pire encore lorsqu'on travaillait mouillé, ce qui avait été leur sort à tous.

Simon était donc fatigué, il avait encore froid – à croire que ses doigts ne retrouveraient jamais une température normale –, et sa famille lui avait manqué. Il leur aurait bien demandé de le rejoindre à la campagne, mais les filles se préparaient pour la saison mondaine, et Daphné semblait un peu patraque lorsqu'il était parti.

Il espérait qu'elle n'avait pas attrapé un rhume, car quand elle était malade, la maison tout entière s'en ressentait.

Elle se croyait stoïque. Simon avait essayé de lui démontrer, un jour, qu'une stoïque véritable n'errerait pas dans la maison en répétant : « Non, non, ça va », avant de s'effondrer dans un fauteuil.

Il avait même entrepris à deux reprises de le lui faire remarquer. La première fois, Daphné n'avait pas répondu. Sur le moment, il avait pensé qu'elle ne l'avait pas entendu. Rétrospectivement, il lui semblait plus probable qu'elle eût choisi de ne pas l'entendre ; car la seconde fois qu'il avait évoqué la véritable nature du stoïcisme, sa réponse avait été tellement...

Bref, il avait retenu la leçon – ce qui était l'apanage de n'importe quel homme après deux décennies de vie conjugale. Lorsque sa femme était prise d'un rhume banal, aucune parole ne franchissait ses lèvres autre que : « Ma pauvre, pauvre chérie » ou « Veux-tu que je t'apporte un peu de thé ? ».

Quand il pénétra dans le vestibule, le majordome attendait, arborant son expression habituelle – en l'occurrence, une absence totale d'expression.

— Merci, Jeffries, murmura Simon en lui remettant son chapeau.

— Votre beau-frère est là, Votre Grâce.

— Lequel ? s'enquit Simon, qui en avait sept.

— M. Colin Bridgerton. Avec sa famille.

Simon tendit l'oreille, surpris de n'entendre aucun bruit dans la maison.

— Vraiment ?

— Ils sont sortis, Votre Grâce.

— Et la duchesse ?

— Elle se repose.

Simon ne put réprimer un grognement.

— Elle n'est pas malade, au moins ?

Étonnamment, Jeffries rougit.

— Je ne saurais dire, Votre Grâce.

— Elle est malade ou pas ? insista Simon, qui observa son majordome avec curiosité.

Jeffries déglutit, s'éclaircit la voix, puis déclara :

— Je crois qu'elle est fatiguée, Votre Grâce.

— Fatiguée, répéta Simon.

Mais il renonça à interroger plus avant le majordome, qui paraissait tout près d'expirer d'embarras. Après avoir secoué la tête, il se dirigea vers l'escalier.

— Évidemment qu'elle est fatiguée, conclut-il. Colin a quatre enfants de moins de dix ans, et elle se croit probablement obligée de materner tout ce petit monde.

Il n'excluait pas de s'allonger à côté d'elle. Lui aussi se sentait épuisé, et il dormait mieux lorsqu'elle était avec lui.

Quand il atteignit la porte de leur chambre, il s'aperçut qu'elle était fermée. Il faillit frapper – c'était une habitude qu'il avait devant une porte fermée, quand bien même il s'agissait de celle de sa propre chambre –, s'en abstint au dernier moment, tourna la poignée et poussa doucement le battant. Daphné dormait peut-être. Si elle était vraiment fatiguée, il devrait la laisser se reposer.

Il entra dans la chambre sur la pointe des pieds. Les rideaux à demi tirés lui permirent de distinguer sa femme étendue sur le lit, aussi immobile qu'une souche. Il s'approcha. Elle était pâle, en effet, même si la pénombre pouvait être trompeuse.

Réprimant un bâillement, Simon s'assit de l'autre côté du lit et se pencha pour retirer ses bottes. Puis il dénoua sa cravate. Cela fait, il s'allongea avec précaution près de Daphné. Il ne voulait pas la réveiller, juste se blottir contre elle pour profiter un peu de sa chaleur.

Dieu qu'elle lui avait manqué !

Avec un soupir de bonheur, il rabattit un bras possessif sur elle, juste sous ses seins, et...

— Arghhh !

Daphné se redressa vivement et bondit quasiment hors du lit.

— Daphné ?

Simon s'assit à son tour, à temps pour la voir courir vers le pot de chambre.

*Le pot de chambre ?*

— Seigneur, dit-il d'un ton compatissant comme elle était secouée d'un violent haut-le-cœur, tu as mangé du poisson ?

— Ne... prononce pas... ce mot, articula-t-elle.

Pas de doute, elle avait dû manger du poisson. Il fallait vraiment qu'ils changent de poissonnier.

Il se leva pour aller chercher une serviette.

— Est-ce que je peux t'apporter quelque chose ?

Elle ne répondit pas, mais Simon s'y attendait plus ou moins. Il lui apporta néanmoins la serviette, et s'efforça de ne pas tressaillir lorsqu'elle vomit de nouveau.

— Ma pauvre, pauvre chérie, murmura-t-il. Je suis vraiment désolé. Cela ne t'était pas arrivé depuis...

Depuis... Oh, bon sang !

— Daphné ? interrogea-t-il d'une voix tremblante, avant de s'apercevoir que son corps tout entier tremblait.

Elle hocha la tête.

— Mais... comment... ?

— De la même manière que d'habitude, j'imagine, répondit-elle, avant de s'emparer de la serviette avec reconnaissance.

— Mais ça fait... ça fait...

Hélas, son cerveau semblait lui refuser tout service !

— Je crois que c'est fini, murmura Daphné d'une voix lasse. Tu peux m'apporter un peu d'eau ?

— Tu es sûre ?

Si sa mémoire ne le trompait pas, l'eau remonterait aussitôt pour finir dans le pot de chambre.

— Il y en a là-bas, dit Daphné avec un vague geste vers la carafe posée sur la table. Je n'ai pas l'intention de l'avalier.

Après lui avoir apporté un verre d'eau, Simon attendit qu'elle se soit rincé la bouche. Puis il toussota à plusieurs reprises.

— Eh bien, je...

Il s'éclaircit de nouveau la voix. Même menacé de mort, il aurait été incapable de proférer un mot. Et cette fois, ce n'était pas son bégaiement qui était en cause.

— Tout le monde est au courant, l'avertit Daphné, qui s'appuya sur son bras pour regagner le lit.

— Tout le monde ?

— J'avais l'intention de ne rien dire jusqu'à ton retour, mais ils ont deviné.

Simon secoua lentement la tête, encore abasourdi. Un bébé. À son âge. À *son* âge à elle !

C'était... c'était... stupéfiant.

Et soudain, avec une fulgurance inattendue, la stupéfaction reflua et tout ce qu'il ressentit, ce fut une joie sans mélange.

— C'est une nouvelle merveilleuse ! s'exclama-t-il.

Il tendit les bras pour enlacer sa femme mais son teint terreux l'incita à y renoncer. Se contentant de lui tapoter maladroitement l'épaule, il avoua :

— Tu ne cesseras jamais de me ravir.

Daphné tressaillit et ferma les yeux.

— Ne fais pas bouger le lit, gémit-elle. Tu me donnes le mal de mer.

— Tu n'es pas sujette au mal de mer, lui rappela-t-il.

— Si, quand j'attends un enfant.

— Tu sais que tu es une drôle de cane, Daphné Basset, murmura-t-il.

Puis il s'écarta. Pour cesser de faire tanguer le lit, mais aussi pour prendre ses distances au cas où Daphné s'offusquerait de la comparaison.

(Il s'agissait d'une vieille histoire. Alors qu'elle était lourdement enceinte d'Amelia, elle lui avait demandé si elle était rayonnante, ou si elle ne ressemblait pas plutôt à une cane qui se dandinait. Il lui avait répondu qu'elle ressemblait à une cane rayonnante. Ce n'était pas la bonne réponse.)

Il se racla de nouveau la gorge.

— Ma pauvre, pauvre chérie, répéta-t-il.

Et il prit la poudre d'escampette.

Quelques heures plus tard, assis derrière son imposant bureau de chêne, les coudes sur le bois poli, Simon hésitait à se verser un troisième cognac.

Quelle journée mémorable !

Une heure environ après qu'il eut laissé Daphné se reposer, Colin et Pénélope étaient revenus avec leur progéniture, et ils avaient tous pris le thé dans la salle du petit déjeuner. Simon s'était d'abord dirigé vers le salon, mais Pénélope avait demandé s'il existait une alternative – un endroit sans « tapis coûteux ni fauteuils capitonnés ».

À ces mots, le petit Georgie – dont le visage était barbouillé d'une substance que Simon espérait être du chocolat – lui avait adressé un grand sourire.

En voyant les miettes qui s'accumulaient sur le sol, et l'état de la serviette qui avait servi à éponger le thé renversé d'Agatha, il s'était rappelé que Daphné et lui prenaient

toujours leur thé dans cette pièce lorsque les enfants étaient petits.

C'était drôle comme on oubliait ce genre de détail...

Une fois le goûter terminé, Colin avait demandé à s'entretenir avec lui. Ils avaient alors battu en retraite dans le bureau de Simon. C'était là que Colin lui avait confié son inquiétude au sujet de Georgie.

Georgie ne parlait pas. Il avait le regard vif, ses parents n'excluaient pas qu'il sache déjà lire, mais il ne parlait pas.

Malheureusement, quand Colin lui avait demandé des conseils, Simon s'était rendu compte combien il était démuni. Il avait certes beaucoup réfléchi au problème. Et il s'était rongé les sangs chaque fois que Daphné avait été enceinte, et jusqu'au moment où chacun de leurs enfants avait commencé à former des phrases.

Sans doute cela allait-il le hanter de nouveau. Un autre bébé, un autre être à chérir désespérément... et au sujet duquel s'inquiéter.

Tout ce qu'il avait pu dire à Colin, c'était d'aimer son enfant. De lui parler, de le féliciter, de lui apprendre à monter à cheval, de l'emmener pêcher et de faire avec lui tout ce qu'un père fait avec son fils.

Tout ce que son père n'avait jamais fait avec lui.

Il n'y pensait plus beaucoup, à ce père, grâce à Daphné. Avant leur rencontre, Simon était taraudé par le désir de se venger. Il n'aspirait qu'à blesser son père, à lui infliger les souffrances que lui-même avait endurées, enfant, lorsqu'il avait été rejeté et considéré comme un moins-que-rien.

Que son père fût mort ne changeait nullement sa soif de vengeance, et il avait fallu l'amour de Daphné, puis de leurs enfants, pour bannir ce fantôme. Simon avait pris conscience de s'en être libéré lorsque sa femme lui avait remis un paquet de lettres de feu le duc. Il ne les avait pas brûlées, ni déchirées.

Il n'avait pas non plus souhaité les lire.



Les yeux rivés sur la pile d'enveloppes attachées avec un ruban rouge et or, il avait constaté qu'il ne ressentait rien. Ni colère, ni chagrin, ni même regret. Jamais il n'aurait imaginé plus grande victoire.

Il ne savait pas combien de temps les lettres étaient restées dans le secrétaire de Daphné. De temps en temps, il ouvrait le tiroir du bas et y jetait un coup d'œil, histoire de voir si elles s'y trouvaient toujours.

Ce besoin lui-même avait fini par s'estomper. Simon n'avait pas oublié les lettres – il arrivait que quelque chose les lui rappelle brusquement –, toutefois, il n'y pensait plus en permanence. Et puis, un jour, en ouvrant un tiroir de son propre bureau, il s'était aperçu que Daphné les y avait déposées.

C'était il y a vingt ans. Il ne les avait pas brûlées ni déchirées. Mais il n'avait toujours pas eu envie de les lire.

Jusqu'à présent...

Il reporta les yeux sur la liasse d'enveloppes. Voulait-il vraiment les ouvrir ? Se pouvait-il qu'il y ait, dans les lettres de son père, des éléments susceptibles d'aider Colin et Pénélope à soutenir Georgie dans ce qui s'annonçait une enfance difficile ?

Non, impossible. Son père était un homme dur, insensible et implacable. Il était si obsédé par son titre et son héritage qu'il avait tourné le dos à son enfant unique. Rien, absolument rien de ce qu'il aurait pu écrire ne serait utile à Georgie.

Simon s'empara du paquet de lettres. Le papier sec exhalait une odeur de renfermé.

Puis il fixa les yeux sur le feu qui pétillait dans la cheminée et s'absorba de longues minutes dans la contemplation des flammes, les doigts crispés sur les enveloppes qui contenaient les mots ultimes que lui avait adressés son père. Ils ne se parlaient plus depuis cinq ans lorsque ce dernier était mort. Si le vieux duc avait voulu lui dire quelque chose, ce serait là.

— Simon ?

Encore plongé dans ses pensées, il leva lentement la tête. Daphné se tenait sur le seuil, vêtue de sa robe de chambre favorite, d'un bleu très pâle. Elle la portait depuis des années, mais chaque fois que Simon avait proposé de la remplacer, elle avait refusé sous prétexte qu'elle en aimait la douceur et le confort.

— Tu viens te coucher ? s'enquit-elle.

— Bientôt, répondit-il en se levant. Simplement, je...

Il s'interrompt parce que, à vrai dire, il ne savait pas exactement ce qu'il était en train de faire. Ni même à quoi il pensait.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

— Mieux. Cela va toujours mieux dans la soirée, ajouta-t-elle en le rejoignant. J'ai mangé un petit toast grillé, et même un peu de confiture, et...

Elle se tut, l'air interdite. Elle regardait les lettres qu'il avait toujours dans la main.

— Tu vas les lire ? souffla-t-elle.

— Je pensais que... peut-être... Je ne sais pas.

— Pourquoi maintenant ?

— Colin m'a parlé de Georgie. Je me suis dit qu'il y aurait peut-être quelque chose là-dedans, expliqua-t-il en indiquant la liasse. Quelque chose qui pourrait l'aider.

Daphné entrouvrit les lèvres. Plusieurs secondes s'écoulèrent toutefois avant qu'elle articule :

— Je crois que tu es l'un des hommes les plus gentils, les plus généreux que j'aie jamais connus.

Simon la dévisagea, déconcerté.

— Je sais que tu n'as pas envie de les lire, ajouta-t-elle.

— Franchement, je n'y accorde aucune...

— Ce n'est pas vrai, coupa-t-elle doucement. Elles signifient encore quelque chose pour toi.

— Je n'y pense quasiment jamais, assura-t-il, et c'était la vérité.

Elle lui prit la main, lui caressa les doigts de son pouce.

— Je sais. Mais que tu aies vaincu le souvenir de ton père ne signifie pas qu'il n'a jamais eu d'importance à tes yeux.

Simon garda le silence, ne sachant que dire.

— Je ne suis pas surprise que, si tu décides finalement de les lire, ce soit pour aider quelqu'un.

Il déglutit, puis s'accrocha à sa main comme à une bouée de sauvetage.

— Veux-tu que je les ouvre ? lui proposa-t-elle.

Avec un hochement de tête, il lui tendit la liasse d'enveloppes.

Après être allée s'asseoir dans un fauteuil, Daphné dénoua le ruban.

— Elles sont dans l'ordre ?

— Je l'ignore, avoua-t-il.

Il s'était rassis à son bureau, suffisamment loin pour ne pas distinguer les feuilles.

Daphné brisa avec précaution le sceau de la première lettre. Ses yeux suivirent les lignes – du moins Simon le crut-il. La lumière était trop tamisée pour qu'il distingue clairement son visage, mais il l'avait vue lire suffisamment de courriers pour savoir quelle devait être son expression.

— Il avait une écriture abominable, murmura-t-elle.

— Vraiment ?

Maintenant qu'il y songeait, Simon n'était pas certain d'avoir jamais vu l'écriture de son père. Sans doute que si, pourtant il ne se le rappelait pas.

Il attendit et s'efforça de ne pas retenir son souffle lorsque Daphné tourna la feuille.

— Il n'a pas écrit au verso, s'étonna-t-elle.

— Bien sûr que non. Ça aurait eu un parfum d'économie rédhibitoire.

Comme elle haussait les sourcils, il ajouta, ironique :

— Un duc de Hastings n'a pas besoin d'économiser.

— Tiens donc, fit-elle en baissant les yeux sur la seconde feuille. Il faudra que je m'en souviene la prochaine fois que je me rendrai chez la couturière.

Simon sourit. Comme il aimait qu'elle soit capable de le faire sourire dans un moment pareil.

Au bout de quelques instants, elle replia les feuillets et leva les yeux. Elle ne parla pas immédiatement, peut-être pour laisser à Simon l'occasion de dire quelque chose. Puis, comme il gardait le silence :

— En fait, c'est plutôt ennuyeux.

— Ennuyeux ? répéta-t-il, déconcerté.

Daphné haussa les épaules.

— C'est au sujet des moissons, des travaux dans l'aile est de la maison et de quelques métayers qu'il soupçonne de l'escroquer. Ce n'était pas le cas, évidemment, ajouta-t-elle d'un ton désapprobateur. Il s'agit de M. Miller et de M. Bethum. Jamais ils n'escroqueraient quoi que ce soit.

Simon cilla. Il avait envisagé que son père exprime des regrets et lui présente ses excuses, ou, au contraire, qu'il l'accable plus que jamais de son mépris. Mais il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'il pouvait se contenter de lui envoyer des comptes rendus concernant la gestion du domaine.

— C'était un homme très soupçonneux, marmonna Daphné.

— Oh que oui !

— Je lis la suivante ?

— S'il te plaît.

Daphné s'exécuta. Le contenu de la missive était sensiblement le même, à part qu'il s'agissait cette fois d'un pont qui nécessitait d'être réparé, et d'une fenêtre qui n'avait pas été faite suivant les instructions du duc.

La suite se révéla de la même nature : loyers, comptes, plaintes, réparations... De temps à autre, il y avait néanmoins une proposition faite à Simon, quoique rien de plus personnel que : « J'envisage d'organiser une partie de chasse le mois prochain, fais-moi savoir si cela t'intéresse d'y participer. »

C'était stupéfiant. Non seulement son père avait nié son existence lorsqu'il le considérait comme un idiot bafouillant, mais il s'était débrouillé pour nier ce rejet, une fois Simon capable de s'exprimer clairement et de prouver ses capacités. Le duc agissait comme si de rien n'était, comme s'il n'avait jamais souhaité que son fils fût mort.

— Bonté divine ! murmura Simon, parce qu'il lui fallait dire quelque chose.

— Hmm ? fit Daphné.

— Rien, grommela-t-il.

— Nous arrivons à la dernière. Tu veux que je la lise ?

— Bien sûr, répondit-il, sarcastique. Il se pourrait qu'elle parle de loyers. Ou de comptes.

— Ou de mauvaises récoltes, ajouta Daphné, qui s'efforçait manifestement de ne pas sourire.

— Possible.

— Loyers, annonça-t-elle une fois sa lecture achevée. Et comptes.

— La moisson ?

— Satisfaisante, cette année-là, répondit Daphné avec une ombre de sourire.

Simon ferma un instant les yeux, sentant la curieuse tension qui l'habitait commencer à refluer.

— C'est bizarre, reprit Daphné. Je me demande pourquoi il ne te les a jamais envoyées.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, il ne les a pas postées. Tu ne te souviens pas ? Il les a toutes gardées, puis il les a remises à lord Middlethorpe avant de mourir.

— Parce que j'étais à l'étranger, je suppose. Il n'aurait pas su où les envoyer.

— Ah oui, bien sûr ! Cependant, continua Daphné, les sourcils froncés, je trouve intéressant qu'il ait pris le temps de t'écrire des lettres sans espoir de te les faire parvenir. Si, moi, je décidais d'écrire des lettres à quelqu'un en sachant que je ne pourrais pas les lui envoyer, ce serait parce que

j'ai quelque chose à lui dire, quelque chose d'important que je voudrais qu'il sache même après ma mort.

— Une preuve de plus que tu es différente de mon père.

— Sans doute, acquiesça-t-elle avec une moue attristée.

Elle se leva et posa les lettres sur une petite table.

— Nous allons nous coucher ?

Simon opina et s'approcha d'elle. Mais avant de lui prendre le bras, il ramassa le paquet d'enveloppes et le jeta dans le feu. Daphné se retourna et étouffa un cri à la vue du papier qui noircissait déjà et se tordait au milieu des flammes.

— Il n'y a rien d'intéressant à sauver, déclara Simon.

Il s'inclina vers elle pour l'embrasser, sur le nez, puis sur la bouche.

— Allons nous coucher.

— Que vas-tu dire à Colin et à Pénélope ? demanda-t-elle alors qu'ils se dirigeaient, bras dessus, bras dessous, vers l'escalier.

De nouveau, il l'embrassa. Sur le sourcil, cette fois.

— Au sujet de Georgie ? La même chose que cet après-midi. Qu'ils l'aiment, c'est tout. S'il doit parler, il parlera. S'il ne doit pas parler, il ne parlera pas. Dans un cas comme dans l'autre, tout ira bien dès lors qu'ils l'aiment.

— Tu sais, Simon Arthur Fitzranulph Basset, que tu es un très bon père ?

Il s'efforça de ne pas se rengorger de fierté.

— Tu oublies Henry.

— Pardon ?

— Simon Arthur *Henry* Fitzranulph Basset.

— Pfff ! Tu as bien trop de prénoms.

— Mais pas trop d'enfants.

Il s'arrêta et la fit pivoter face à lui. Puis il posa la main sur son ventre.

— Tu crois que nous serons capables de tout recommencer ?

Daphné opina.

— Dès lors que tu es avec moi.

— Non, corrigea-t-il d'une voix douce, dès lors que toi, tu es avec moi.





## Anthony

L'une des scènes préférées des lectrices dans ce roman (et, peut-être, dans tous mes livres) est sans aucun doute celle où les Bridgerton jouent au Pall Mall, l'ancêtre du croquet. La compétition est sanglante et ils bafouent toutes les règles car, pour chacun d'entre eux, il ne s'agit pas tant de remporter la victoire que de provoquer la défaite de ses frères et sœurs.

Lorsque le moment de retrouver les héros de ce roman est arrivé, l'évidence s'est imposée : ils devaient disputer une nouvelle partie de Pall Mall.

### *Deux jours plus tôt...*

Kate traversait la pelouse à grands pas, non sans jeter des regards par-dessus son épaule pour s'assurer que son mari ne la suivait pas. En quinze années de mariage, elle avait appris une chose ou deux, et elle savait qu'il serait à l'affût de chacun de ses gestes.

Mais elle était rusée. Et déterminée. Et elle n'ignorait pas que, pour un pot-de-vin d'une livre, le valet de pied d'Anthony serait capable de feindre le plus improbable des désastres vestimentaires. Du genre confiture sur le fer à repasser ou infestation de la garde-robe par, au choix, des mites ou des souris. Kate ne demandait pas mieux que de laisser les détails au valet tant qu'Anthony serait retenu assez longtemps pour lui permettre de s'échapper.

— Il est à moi, tout à moi, psalmodia-t-elle, plus ou moins sur le ton dont elle avait usé dans le *Macbeth* donné par la famille Bridgerton, le mois précédent.

C'était leur fils aîné qui distribuait les rôles : elle avait hérité de celui de Première Sorcière. Elle s'était abstenue de tout commentaire lorsque Anthony avait récompensé leur fils avec un nouveau cheval.

Mais il allait le payer, à présent. Ses chemises n'attendaient plus que la gelée de framboise qui les teindrait en rose, et elle...

Elle souriait tellement qu'elle finit par rire.

— À moi, à moi, à moooooiiii ! s'écria-t-elle en ouvrant d'un coup sec la porte de la remise.

Il était à elle. Elle pouvait quasiment le sentir dans sa main, sous ses doigts... le maillet de la mort.

— À moi, à moi, à moi, à moooooiiii ! clama-t-elle une dernière fois, avant de tirer sur une couverture d'une main impatiente.

Le jeu de Pall Mall devait se trouver là, dans ce coin, comme toujours, et dans un instant...

— C'est cela que tu cherches ?

Kate fit volte-face. Anthony se tenait sur le seuil, le visage fendu d'un sourire diabolique tandis qu'il balançait, à bout de bras, le maillet noir du jeu de Pall Mall.

Sa chemise était d'une blancheur aveuglante.

— Tu... tu...

— Tu as toujours du mal à t'exprimer lorsque tu es fâchée, tu as remarqué ?

— Comment... comment...

Il se pencha vers elle, les yeux plissés.

— Je lui ai donné *cinq* livres.

— Tu as donné cinq livres à Milton ?

Seigneur, c'était quasiment son salaire annuel !

— C'était bien moins coûteux que de remplacer toutes mes chemises, riposta Anthony. De la gelée de framboise. Franchement. Tu n'as donc aucun sens de l'économie ?

Comme Kate lorgnait le maillet d'un air de regret, Anthony reprit :

— Le jeu a lieu dans trois jours, et j'ai déjà gagné.

Il conclut sa phrase par un soupir satisfait. Kate ne le contredit pas. Pour les autres Bridgerton, le match annuel de Pall Mall commençait et finissait peut-être le même jour, mais il n'en allait pas de même pour Anthony et elle.

Elle était parvenue à s'adjuger le maillet trois ans d'affilée. Il était hors de question qu'elle laisse Anthony remporter la manche cette fois.

— Il te faut renoncer, ma chère épouse, persifla-t-il. Admets ta défaite, et nous serons tous plus heureux.

Kate émit un léger soupir, presque comme si elle acquiesçait. Anthony étrécit les yeux. Puis les écarquilla lorsque, du bout des doigts, elle suivit la ligne de son décolleté.

— Il fait chaud ici, tu ne trouves pas ? dit-elle d'une voix un peu haletante.

— Espèce de petite friponne, murmura-t-il.

Elle fit glisser l'étoffe de ses épaules. Elle ne portait rien dessous.

— Pas de boutons ? chuchota-t-il.

Kate secoua la tête. Elle n'était pas stupide, et elle savait que même les plans les mieux ourdis pouvaient échouer. Il fallait toujours prévoir une tenue adaptée.

Il n'empêche que le fond de l'air restait frais, et elle sentit la pointe de ses seins durcir.

Un frisson la parcourut, qu'elle tenta de dissimuler sous un soupir tremblant, comme si elle était terriblement excitée.

Ce qu'elle aurait pu être si elle n'avait consacré toute son énergie à faire semblant d'ignorer le maillet que son mari tenait à la main.

— Adorable, murmura Anthony qui, tendant sa main libre, lui effleura le flanc.

Kate laissa échapper un gémissement. Il était incapable de résister, elle le savait.

Avec un lent sourire, il remonta jusqu'à son sein.

Elle étouffa un petit cri et croisa son regard. Sans être vraiment calculatrice, l'expression d'Anthony n'en était pas moins parfaitement contrôlée. Une pensée la frappa alors : il savait pertinemment à quoi *elle* était incapable de résister.

— Ah, ma femme ! chuchota-t-il en prenant son sein en coupe.

Il sourit de plus belle quand Kate cessa de respirer. Puis il s'inclina et aspira la petite pointe dressée dans sa bouche.

— Oh !

Elle ne faisait plus du tout semblant, à présent.

Il répéta cette délicieuse torture avec l'autre sein, avant d'esquisser un pas en arrière.

Puis un autre.

Kate resta immobile, le souffle court.

— Ah, si je pouvais te peindre ainsi ! déclara-t-il. J'accrocherais le tableau dans mon bureau.

Kate en resta bouche bée.

Il brandit alors le maillet d'un air triomphant.

— Au revoir, ma chère épouse !

Il sortit de la remise puis, passant la tête dans l'entre-bâillement :

— Fais attention de ne pas prendre froid. Tu détesterais manquer le match retour, pas vrai ?

Il avait de la chance, songea Kate un peu plus tard, qu'elle n'ait pas pensé à s'emparer d'une des boules de Pall Mall lorsqu'elle avait soulevé la couverture. Même si, réflexion faite, il devait avoir la tête trop dure pour qu'elle réussisse à la lui cabosser.

### *Un jour plus tôt...*

Aux yeux d'Anthony, il existait peu d'instantanés aussi délicieux que lorsque l'on parvenait à battre sa femme à plate couture. Cela dépendait de la femme, bien sûr, mais comme il avait choisi d'épouser une femme suprêmement intelligente et pleine d'esprit, ces instantanés dont il jouissait étaient sans doute plus délicieux que chez la plupart des hommes.

Il savourait encore sa victoire en buvant une tasse de thé dans son bureau, et s'autorisa un soupir satisfait en caressant des yeux le maillet qui, tel un trophée de prix, trônait sur la grande table. Le bois noir étincelait dans la lumière matinale, du moins aux endroits où il n'était pas éraflé et bosselé par des décennies de jeu acharné.

Peu importait. Anthony adorait jusqu'à la moindre de ses cicatrices. C'était peut-être puéril, infantile même, mais il adorait ce maillet.

Pour être honnête, ce qu'il adorait surtout, c'était de l'avoir en sa possession. Il lui était très attaché. Lorsqu'il parvenait à oublier qu'il l'avait brillamment enlevé au nez et à la barbe de Kate, il se souvenait de ce que cet objet évoquait...

Le jour où il était tombé amoureux.

Non pas qu'il en ait eu conscience à ce moment-là, pas plus que Kate, sans doute. Pourtant, il en était convaincu, c'était ce jour-là que le destin les avait réunis – le jour du fameux match de Pall Mall.

Kate lui avait laissé le maillet rose, et elle avait expédié sa boule dans le lac.

Bon sang, quelle femme !

Ils avaient passé ensemble quinze années merveilleuses.

Il eut un sourire de contentement, puis son regard tomba de nouveau sur le maillet noir. Chaque année, ils jouaient la partie. Tous les joueurs qui étaient là à l'origine – Kate, Anthony, son frère Colin, sa sœur Daphné et le mari de celle-ci, Simon, ainsi qu'Edwina, la sœur de Kate – se faisaient un devoir de se rendre à Aubrey Hall au printemps et de prendre leur place sur le parcours toujours changeant. Certains y mettaient beaucoup de zèle, d'autres éprouvaient un simple amusement, mais ils étaient tous là, tous les ans.

Et cette année...

Anthony ne put réprimer un gloussement de joie. Il avait le maillet, et pas Kate.

La vie était belle. Très, très belle.

— Kaaaaaaaaaaaaate !

Kate leva les yeux de son livre.

— Kaaaaaaaaaaaaate !

Elle tenta d'évaluer à quelle distance il se trouvait. Après quinze années à entendre son prénom beuglé de cette façon, elle était devenue assez douée pour calculer le temps qui s'écoulerait entre le premier rugissement et l'apparition de son mari.

Ce n'était pas un calcul aussi simple qu'il y paraissait. Il fallait prendre en considération l'endroit où elle-même était – à l'étage ou au rez-de-chaussée, visible de la porte ou pas, etc. Ensuite, il fallait tenir compte des enfants. Étaient-ils dans la maison ? En travers du chemin d'Anthony, peut-être ? Le cas échéant, ils pouvaient ralentir sa progression, peut-être même la retarder d'une minute entière, et...

— *Toi !*

Elle cligna des yeux, surprise. Anthony se tenait sur le seuil, pantelant, et il la foudroyait d'un regard à la noirceur inhabituelle.

— Où est-il ? articula-t-il.

Bon, d'accord, elle n'était peut-être pas aussi surprise que cela.

De nouveau, elle battit des paupières. Avec une impassibilité voulue, cette fois.

— Veux-tu t'asseoir ? lui suggéra-t-elle. Tu as l'air harassé.

— Kate...

— Tu n'es plus aussi jeune qu'avant, tu sais, dit-elle avec un petit soupir.

— Kate... répéta-t-il d'une voix dont le volume enflait.

— Je peux sonner pour qu'on apporte du thé, proposa-t-elle, suave.

— Il était fermé, gronda-t-il. Mon bureau était fermé à clé.

— Vraiment ?

— Et je possède la seule clé.

— Ah oui ?

— Qu'as-tu fait ?

Kate tourna une page de son livre, même si elle ne regardait pas le texte.